L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Poue Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

MARDI, 26 MAI 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi	84	26
3 p. m.	86	27
6 p. m.	86	27

Lettre Parisienne

M. Maurice Barrès désireux de fixer au passage les défauts de ses adversaires, a défini le mal parlementaire dont nous souffrons: "...un renversement du sens moral, le signe, l'effet d'un mal bien connu qui se gagne et se propage avec des poignées de main et qu'on appelle la pourriture des assemblées."

La pourriture parlementaire! Quelle définition pour un député membre de l'académie française; c'est un peu plus fort que le titre d'un article que publia dans la "République Radicale," il y a une trentaine d'années M. Laissant, alors député de Nantes: La "Chambre Infâme" avait écrit M. Laisant, en parlant de l'assemblée dont il faisait partie. On vendit plus de deux cent mille numéros sur le boulevard et, à la suite d'une interpellation, M. A. Laisant fut obligé de monter à la tribune et d'expliquer le sens de son article, au bruit des vociférations, des interruptions, au milieu des injures. Depuis un quart de siècle, tous les quatre ans amènent une Chambre plus ou moins renouvelée, mais dont, à certains moments, des députés plus ou moins sincères, plus ou moins énervés répètent la pensée de M. Laisant ou de M. Barrès. Quel est celui parmi les 602 députés qui, définitivement élus, lancera l'anathème? Nous verrons bien — 602, non 601 — un des nouveaux députés élus: il y a quinze jours est mort entre les deux tours de scrutin.

Comme toutes les précédentes, ces élections législatives ont eu leurs côtés plus ou moins comiques, pittoresques ou simplement navrants. Ici, c'est un socialiste qui, représentant Meaux, la ville de Bossuet, a été fortement pris à partie par son comité parce qu'il y a quatre ans il avait juré de siéger au Palais Bourbon en casquette, coiffure économique, mais peu gracieuse. "Nul autre genre de coiffure, écrivait-il alors, ne couvrira mon chef..." Mais cette promesse fut oubliée comme bien d'autres et la casquette ne parut pas dans les couloirs. Il y a une quinzaine d'années, un autre socialiste, le député Thevreer, s'était fait, non pas une popularité, mais une spécialité en siégeant en blouse. C'était un ancien ouvrier qui arrivait à la Chambre très correctement vêtu d'un costume de drap fin, il passait au vestiaire et, au moment d'entrer dans la salle des séances, j'allais écrire: au moment d'entrer en scène, il passait une blouse bleue très neuve par-dessus la redingote d'Elbeuf et produisait son petit effet. Il aurait mieux valu quelques études substantielles ou quelques rapports sur la question sociale, mais cette blouse d'apparat était comme une manifestation de quelque ouvrier orgueilleux en représentation.

D'habitude, les députés gardent le négligé du costume pour les tournées électorales; on cite celui qui allait visiter ses électeurs en complet de velours marron, à côtes, comme les compagnons charpentiers. Il a dû trouver que c'était plus "peuple." Un autre original, un député de l'Isère, avait loué une roulotte et parcourait sa circonscription commune par commune dans cet équipage. Quand le moment de haranguer des électeurs était venu, il se plaçait au petit balcon qui se trouvait derrière la voiture et il développait son programme. Puis il remontait sur le siège, fouettait son cheval et s'en allait un peu plus loin porter la bonne parole électorale. Un autre distribuait un petit souvenir de ces journées fiévreuses, c'était un couteau à manche d'os banc sur lequel on avait imprimé le portrait du candidat. Sur l'autre côté, on pouvait lire une devise de morale politique—c'est la prime utile sinon agréable.

Les élections ont fourni l'occasion à des maris qui se prétendent malheureux de proclamer leur infortune conjugale. Dans la huitième circonscription de Saint-Denis, un ouvrier de l'arsenal de Puteaux, qui signait "Vaine," affichait une proclamation commençant par ces mots:

Il a pris ma femme,
Donnez-moi son siège.

Et il ajoutait: "Cet homme vous trompe", puis il entrait dans ses détails intimes:

"Il s'est introduit chez moi, sous prétexte de me faire adhérer au parti socialiste. J'ai eu la naïveté de la recevoir en ami. Comme récompense il a enlevé ma femme.

"Je ne la pleure pas. Mais la conduite de Voilin n'en est pas moins indigne."

Et il concluait: "Je ne suis pas bien capable, mais je vaux tout de même mieux que lui. Et pour faire à la Chambre ce qu'il a fait, j'en ferai facilement autant."

Les électeurs n'ont pas voulu venger cet époux malheureux, et son concurrent a été élu au premier tour. C'est bien la peine de s'appeler "Vaine."

Un autre député sortant, M. Loriot, a fait appel à d'autres sentiments: dans une profession de foi il a rappelé qu'il était toujours prêt à faire les commissions de ses électeurs. "J'habite à l'hôtel près de la gare, a écrit ce représentant, on peut venir chez moi déposer ses bagages entre deux trains." C'est évidemment très commode. M. Loriot a été réélu; pendant quatre ans il sera encore au service de son arrondissement.

Un autre député, M. d'Elissagaray, représentant de Lesparre, était moins complaisant; aussi n'a-t-il pas été réélu. Ses électeurs étaient plus exigeants et l'un d'eux, dans les derniers mois de son mandat, lui écrivait pour lui demander de lui acheter une paire de chaussures dans un grand magasin; il envoyait les dimensions du pied en largeur et en longueur, et terminait en ajoutant: "N'oubliez pas que j'aime à être chaussé large." L'échec de M. d'Elissagaray sera une délivrance tout de même.

Ce ne sont pas là les côtés les plus tristes de la dernière période électorale; nous avons eu d'autres motifs de nous étonner. Ici nous avons vu un financier acheter publiquement les voix; un électeur influent avait besoin de deux mille francs; il les a obtenus et s'est engagé à voter pour l'agioteur, qui arrive à la Chambre avec le patronage du comité exécutif de la rue de Valois. A Neuily, le général Percin, radical socialiste, s'est désisté pour un révolutionnaire, M. Morizet, qui déclara un jour à l'abbé Wetterlé, député d'Alsace, qu'en cas de guerre avec l'Allemagne ses amis et lui feraient sauter les ponts afin de saboter la concentration de l'armée française. C'est paraît-il de la discipline, elle a dû paraître un peu difficile à un général qui s'y est cependant soumis.

Un député royaliste, M. Baudry d'Asson, qui représenta les Sables d'Olonne pendant trente-six ans, ne reviendra pas; âgé de soixante-dix-huit ans il a pris volontairement sa retraite et a désigné son fils comme successeur celui-ci a été élu à une très forte majorité. C'est une physionomie originale qui disparaît; il avait des convictions sincères, mais il les manifestait gaiement. Un jour, en pleine lutte contre les congrégations, il arrivait dans l'hémicycle cachant sous son veston une casserole qu'il avait empruntée à un traiteur voisin et il en coiffait M. Combes, alors président du conseil, et assis au banc des ministres.

JEAN-BERNARD.

Our French Lesson No 13

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abeille qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publierons en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day.

In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

The method is designed:

(1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

TREIZIEME LEÇON.

(Traiz' yaim.)

Deuxième Partie.

THIRTEENTH LESSON.

Second Part.

Manger **(mah'zhai)**, to eat. Je mange **(zhŭ mah'zh')**, il mange **(ill mah'zh')**, nous mangeons **(noo mah'zhoh')**, vous mangez **(voo mah'zhai)**, ils mangent **(ill mah'zh')**.

La pomme**(pom)**, apple; la poire **(poahr)**, pear; le raisin **(rai-zai')**, grape; le pain **(pai')**, bread; la viande **(v'yah'd')**, meat; la pomme de terre **(pom dŭ tair)**, potato; les aliments **(ah-lee-mah')**, eatables.

Boire **(boahr')** to drink. Je bois **(zhŭ boah)**, il boit **(ill boah)**, nous buvons **(noo bŭvoh')**, vous buvez **(voo buvai)**, ils boivent **(ill boahv')**.

L'eau **(loh)**, the water; le vin **(vai')**, wine; la bière **(b'yair)**, le café **(kaffai)**, coffee; le thé **(tai)**, tea; le lait **(lai)**, milk; les boissons **(boahssoh')**, beverages.

Avec la bouche nous mangeons et nous buvons.

44. When **some** or **any** does not refer to a noun in the plural, but to a noun in the singular, it is not translated by **des** but by **du** (masc.), **de la** (fem.), **de l'** before a vowel or silent **h**, **de** before an adjective, and **pas de** in the meaning of **not any, no.** When the name of the object is not expressed, **en** must be used for **some.** Examples: Du vin, some wine; de bon vin, some good wine; de la bière, some beer; de bonne bière, some good beer; de l'eau, some water, pas de vin, no wine; pas de café, not any coffee.

Nous mangeons des pommes, des poires, des raisins, du pain, de la viande, des pommes de terre et d'autres aliments.

Nous buvons de l'eau, du vin, de la bière, du café, du thé, du lait et d'autres boissons.

Mangez-vous des pommes? Les poires sont-elles bonnes à manger? Mangez-vous des pommes de terre avec la viande? Que buvez-vous? Mettez-vous du lait dans votre café? De quelle couleur est le café sans lait? Quelle est la couleur du lait? Buvez-vous du lait? Buvez-vous du thé? Buvez-vous du vin sans eau?

Les aliments sont les choses que nous mangeons; les boissons sont les choses que nous buvons. Donnez-moi les noms de quelques boissons, je vous prie? La limonade **(limmonadd**=lemonade), est-ce une boisson? Vous faites la limon- avec des citrons **(sittroh'**=lemons), de l'eau et du sucre **(sŭkr'**=sugar). Avec quoi faites-vous la limonade? Le lait, est-ce une boisson? Nous faisons le vin avec des raisins. Le vin est une boisson. Nous faisons le cidre **(sidr'**=cider) avec des pommes. Buvez-vous du cidre?

Les pommes, les poires, les raisins sont des fruits **(frŭee** fruit); les haricots **(arrickoh**=beans), les petits pois **(p'tee poah**=French peas), les choux **(shoo**=cabbage), les pommes de terre sont des légumes **(laighŭm**=vegetables). La fraise **(fraiz**=strawberry), est-ce un fruit? Dites-moi les noms de différents légumes, s'il vous plait? Mangez-vous des légumes avec la viande ? Les légumes sont-ils bons à manger ?

EXERCICE.

1. Que f.. -vous avec — craie? J' — sur — tableau. 2. Et que f.. -nous avec — crayon? Nous — sur — papier. 3. Que f.. — élèves avec leurs livres? Ils l.. 4. Que f.. -on avec — yeux? On —. 5. Que f.. -on avec — oreilles? On —. 6. Que f.. -vous ici? Nous l.., nous éc.. et nous parl.. 7. V.. -vous ce qu'il y a sur — table? Oui, — — vois. 8. Entendez-vous quelque chose? Non, je n'— rien. 9. Que f.. -nous avec — bouche? Nous m.. nous b.. et nous parl.. 10. B.. -vous du vin? Oui, —en bois. 11. Joseph b.. -il de la bière? Non, il n'— b.. —. 12. Que f.. -nous avec — nez? Nous —. 13. La rose s.. -elle bon? Oui, — — —. 14. Les fraises s.. — bon? Oui, — — —. 15. Je ne mange pas d.. poires; je mange d.. fraises. 16. Je mets d.. sucre et d.. lait dans mon café; vous n'y mettez pas d.. sucre. 17. Voulez-vous d... — viande ? Non, je ne veux pas d... viande. 18. Avez-vous d.... l'eau? Non, je n'ai pas d'—, mais j'ai d.. vin.

CAUCASIENS!
Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre
BAIN TURC
moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prête.
M. ET MME OSBORNE,
726 RUE GRAVIER
10 mai—1 an

Portraits Obscènes

Alphonse Marx et son fils, Harold, propriétaires de la firme "Marx Art Store," 614, rue du Canal, ont comparu devant le juge Chrétien, de la cour criminelle, pour avoir vendu des portraits obscènes, et chacun a eu à fournir un cautionnement de 250 dollars.

L'Emir de la Mecque

Correspondance Spéciale de l'Abeille.

Constantinople, 26 mai. — L'émir de la Mecque a été gouverneur des Lieux-Saints de l'Islam, la Mecque et Médine, ce qui crée une certaine autonomie de ces régions.

A VENDRE PAR
Maison Blanche
Le plus grand magasin du Sud

Votre Déjeûner prêt à l'heure.
Vous pourrez désormais faire la grasse matinée, et cependant savourer votre déjeuner à l'heure ordinaire, grâce au Fourneau de Cuisine à Pétrole New Perfection.
New Perfection
WICK BLUE FLAME
Oil Cook-stove
Plus de foyer ni de travail: vous frottez une allumette et votre fourneau chauffe à la minute.
Le "New Perfection" cuit mieux et meilleur marché qu'un fourneau à charbon, et avec moins de travail. Il brûle le pétrole, à la fois propre et bon marché.
Nous avons des styles à 1, 2, 3 et 4 brûleurs, et aussi un nouveau fourneau à cuire sans flamme. Dans tous les magasins, ou à la
Standard Oil Company
of Louisiana
New Orleans

A VENDRE PAR
Maison Blanche
Le plus grand magasin du Sud

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 22 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN —DE— MARIE

(Suite)

Sans le gant, le gant blanc que nous avons découvert sous le parquet, je n'aurais peut-être jamais su la vérité, monsieur Bertrand! Vous ne m'aviez donc pas oublié puisque vous aviez mis cette date sur l'enveloppe ? Ah! moi non plus. Tous les jours, je pensais à vous tous les jours, je pensais à la prairie de la Hountine, au char de foin, et puis, là-bas, après le coucher du soleil, lorsque... Maman, dit Marion en se tournant vers Catherinette, je ne vous ai pas tout raconté dans le train. Si je n'ai pas pu oublier monsieur Bertrand, si j'étais destinée à penser à lui toute ma vie, c'est à cause de...

Elle s'arrêta. Elle voyait le visage de Bertrand s'approcher du sien, craintivement; et, une seconde après, elle sentit des lèvres qui se posaient sur ses yeux, les lèvres d'autrefois, aussi bonnes, meilleures peut-être, car elles savent baiser mieux, les lèvres des hommes qui ont beaucoup souffert, elles savent aller plus près de l'âme...

Et Marie soupira comme si son âme s'était frôlée aux portes du paradis.

— Mademoiselle Marie!... disait Bertrand à demi-voix, dans un murmure d'adoration.

Longtemps encore, il l'entendit parler, expliquer des choses, raconter l'histoire du portrait, raconter ce qu'elle avait fait de l'autre gant; mais lui ne trouvait rien à dire. Toutes ses pensées semblaient s'endormir dans son cerveau, alourdies de bonheur comme des abeilles de miel.

— Mademoiselle Marie!... prononçait-il seulement de temps à autre, avec une intonation d'extase. Mademoiselle Marie!...

Et c'était suffisant; elle comprenait tout, et jamais elle ne souhaiterait peut-être qu'il lui dit autre chose, tant il y avait de douceur, de tendresse, de remerciements à Dieu dans ces deux mots qui s'échappaient de ces lèvres.

A quelques pas d'eux, heureuse de leur bonheur, Catherinette regardait, écoutait en silence, la main sur son chapelet, comme pour demander au ciel la grâce de voir durer ce beau soir.

Mais, de temps en temps, elle songeait avec un tressaillement furtif:

"Et Cyprien! Et Jean-Pierron ?... Que vont-ils dire ?..."

Alors elle fermait les yeux, la craintive Basquaise; et non contente de toucher au chapelet, elle faisait le signe de la croix, elle priait Dieu, à voix basse, comme si elle avait déjà entendu gronder la tempête.

XIII

Là-bas, sous ses nuages alignés comme des moutons, le soleil s'en allait, envoyant un adieu rose au peuplier du jardin.

Dans la maison de santé, des cliquetis d'assiettes froissaient le silence et, parfois, un cri montait, angoissant, de quelque pièce lointaine; ou bien un brusque déchaînement de paroles un coup sourd contre quelque cloison venaient rappeler à Catherinette et à Marie qu'elles ne se trouvaient pas dans un salon ordinaire.

Il fallut bien, alors, sortir de l'enchantement, rentrer dans la vie implacable qui ne sait pas donner une heure de bonheur sans la faire expier par des journées de peine.

— Et maintenant, enfants ? demanda Catherinette de sa voix timide.

Marie soupira. Elle resta silencieuse d'abord; puis d'une voix craintive, mais qui accusait une résolution inébranlable, elle répondit:

— Eh bien, maintenant, je suis heureuse. J'ai dit à M. Bertrand ce que je voulais; j'ai vu qu'il me pardonnait; je ne demande plus rien; je suis bien heureuse!...

— Mais madame votre mère ? hasarda Catherinette.

— Je lui ai envoyé un mot de Guiche, pour qu'elle ne s'inquiétât pas de mon absence.

— Et Cyprien ?...

— Ah! M. Cyprien, je peux de moins en moins l'épouser. Je serai désolée si ça lui fait de la peine, mais vous comprenez comme moi...

— Bien sûr! marmotta Catherinette. Cependant, comment lui apprendre ?... Et il y a mon mari aussi!... Pensez donc; demain matin, à dix heures, le notaire de Bidache doit venir à la Cabane.

— Vous pourriez lui faire une dépêche pour qu'il ne se dérangeât pas, conseilla Marion.

Catherinette rétrécit un peu plus ses frêles épaules.

Ces Parisiennes! Elles croient donc qu'une femme peut prendre ça sur elle, au pays de Guiche, de télégraphier à un notaire et de lui dire: "Venez" ou "Ne venez pas"!

— Qu'est-ce que tu en penses, toi fillot ? demanda faiblement madame Bruscail.

Bertrand n'en pensait rien. Ou plutôt, il n'osait pas dire ce qu'il en pensait. Il avait baissé la tête; ses yeux regardaient fixement une fleur du tapis, une grande fleur aux pétales géométriques; et les paupières qui frémissaient sur ces yeux révélaient des réflexions fort troublantes.

Est-ce qu'après l'explication qu'il venait d'avoir avec Mlle Marie, quelque chose ne s'imposait pas ? un dénouement très doux et si glorieux qu'il lui remplissait le cerveau de fanfares ?

Voyant qu'au lieu de répondre Bertrand rougissait en détournant la tête, Marie dit à Mme Bruscail:

— Alors, vous, maman ? quelle est votre idée ?... Vous me permettrez de vous appeler encore maman ?

— Oh! mademoiselle Marie! il ne tient qu'à vous, je crois... Et, puisque vous dites déjà "maman," puisque mon Bertranot ne vous est pas trop... et que lui, de son côté...

Mais Catherinette non plus ne sut pas aller plus loin. Elle n'avait jamais été bien éloquente. D'ailleurs, les circonstances lui semblaient tellement graves...

Alors Marie et Bertrand se regardèrent, leurs mains s'unirent en silence, et ils comprirent tous trois qu'ils n'avaient qu'une même pensée, qu'un même désir.

Catherinette essuya un coin de son œil avec son mouchoir parfumé de lavande.

Ce dénouement, qu'aucun n'avait proposé mais qu'ils ratifiaient tous, ne lui était pas désagréable, oh! non! Elle aimait tant son cadet, elle avait tant de bonheur de le voir heureux; mais c'était Jean Pierron qui lui trottait par la tête, son terrible mari dont elle avait toujours eu peur comme d'un gendarme.. Qu'allait-il décider, lui ? Hé! les échos de la Bidouze allaient en entendre de belles!

Catherinette se rappela qu'il avait une grosse envie depuis quelque temps d'une longue-vue. Etant en visite chez son ami Darrigand, de Labatut, il l'avait trouvé en tête-à-tête avec la lune, un soir, l'œil collé à un tuyau de cuivre qui entrait dans un plus gros tuyau de cuivre, lequel s'insinuait dans un plus gros encore, et la lune, là-dedans, avait une de ces croutes!... "Ah! Dieu en qui je crois! s'était écrié Bruscail en reculant de peur. Mais ça va donc chercher la lune, cette espèce de seringue, soit dit sans comparaison ? ça va la chercher dans le ciel ? — Oui, mon brave, avait répondu Darrigand; la lune, les étoiles, et tout le tremblement!... Demain matin, si vous le désirez, je vous montrerai votre pavillon de la Cabane, et, quoiqu'il soit à vingt kilomètres d'ici, vous pourrez voir si votre bonne secoue un chiffon par la fenêtre!..." Depuis lors, Bruscail avait rêvé d'avoir une lunette pareille; non point pour regarder la lune, certes, mais pour surveiller ses métayers sans sortir de chez lui. Du haut de son pavillon, il pourrait voir si ce filou de Piroulet lui volait ses fèves, là-bas, à Hastingues, et si la fermière de Picheteoule continuait à mettre les canards dans son maïs.

Catherinette sentit qu'il y avait là un moyen de désarmer le terrible maître, et elle résolut d'acheter une longue-vue dans quelque magasin de Bordeaux. Cette surprise ferait passer l'autre, peut-être.

Alors, enhardie par cette idée, elle parla tout à coup; elle, la taciturne, exposa, en petites phrases de Basquaise qui n'ose trop se risquer devant une demoiselle de Paris, le plan qu'elle